

Du sable dans les yeux

nouvelles

Michel Kern

Le chemin de l'école

Six heures ce lundi matin. Christelle avait l'impression de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit. En dehors des couvertures, il faisait froid. Une dernière fois, elle s'engloutit dans la chaleur des draps, s'immobilisa deux secondes, peut-être trois, et jaillit enfin hors de son lit, retenant sa respiration pour ne pas sentir l'air froid de la chambre sans chauffage lui piquer le nez. Elle alla directement à la salle de bain, qu'elle n'éclaira pas tout de suite, comme pour garder encore quelques lambeaux de sommeil autour d'elle. Enfin, elle se résigna et alluma le néon cru qui se déversa sur elle en une vague froide et aveuglante. En bas, sa mère s'affairait déjà, et on pouvait sentir l'odeur de café qui montait. Alors qu'ici le bruit d'une respiration forte qui lui parvenait de la chambre voisine – son petit frère ne se lèverait qu'une heure plus tard – attestait qu'on faisait de la résistance.

Elle aurait bien voulu choisir et, comme lui, rester dans la chaleur épaisse de la chambre, mais c'était le prix à payer pour faire partie des grands : se lever alors qu'il faisait nuit encore. L'hiver qui s'était abattu sur la ville depuis la rentrée des vacances de Toussaint lui rendait ce changement de statut plus pénible. Tant que jour et nuit s'étaient équilibrés, elle n'avait pas voulu sentir la fatigue, se divertissant même à la découverte du visage nouveau que lui montrait sa ville au réveil. Il lui semblait que, comme elle, il lui fallait s'ébrouer, pour repartir d'un bon pied. En somme, elle devait, comme elle, faire sa toilette, tâche qu'elle accomplissait avec la même circonspection que la petite fille, soucieuse de ne pas se mouiller trop brutalement. Et Christelle était reconnaissante aux balayeuses de ne projeter qu'un jet intermittent sur la chaussée, comme si elles avaient désiré que le réveil n'en fût pas trop brutal. Cette complicité du sommeil lui paraissait de bon augure, d'autant que la circulation, à sept heures, semblait vouloir jouer, elle aussi, *moderato*. Peu de voitures, peu de passants, et ceux-ci étaient moins pressés que ceux qui, une heure plus tard, joueraient des coudes pour arriver les premiers, les mêmes qu'elle croiserait le soir en sens inverse, pressés pour ne pas arriver les derniers. Mais cela, elle ne le savait pas encore, et durant les mois de septembre et octobre, elle s'était contentée d'observer les devan-

tures de magasins, dont certaines n'avaient pas encore ôté la carapace en fer forgé qui les protégeait de la nuit, c'étaient les magasins chics, tandis que d'autres, généralement des boulangeries ou des épiceries, tenaient déjà leur porte ouverte, dans une invitation muette mais qu'elle comprenait fort bien : *puisque je suis ouverte, venez donc me voir, prenons le temps de discuter*. Il y avait aussi les cafés, dont certains, restés ouverts très tard, s'éveillaient à peine, et dont les garçons intriguaient Christelle : pourquoi des gens si bien habillés, avec un gilet noir et une cravate, prenaient-ils la peine de sortir et ne faisaient-ils pas faire par d'autres l'installation des chaises en terrasse. Bien que sa maman le lui eût défendu, elle aimait passer au ras des entrées, pour se sentir comme happée par l'odeur âcre mêlée à celle du café, ce qui la ravissait comme la consommation d'un fruit défendu. Maintenant qu'il faisait noir pour aller au collège, les rues ne comportaient que de rares refuges de lumière et de chaleur, et lorsqu'il lui arrivait de passer devant la devanture d'un café éclairé, le sentiment de l'interdit transgressé était remplacé par la recherche du réconfort à tout prix. Par contraste, le passage devant la salle inondée de lumière lui apportait la chaleur nécessaire à la poursuite de son effort solitaire dans le noir, comme un relais qui lui permettait de souffler, avant de traverser l'obscurité en apnée jusqu'au prochain halo. Ainsi, de

proche en proche, elle parvenait devant la grille du collège. Comme elle avait toujours au minimum un quart d'heure d'avance, le parking prenait l'allure d'une esplanade qu'éclairaient deux lampadaires à la lumière blanche et crue. Les premiers temps, elle avait été décontenancée par cette entrée, trop grande, bien plus grande que celle de son école de quartier, anonyme alors que son école était comme une annexe de chez elle, avec ces fleurs dans des jardinières accrochées à la rambarde en fer forgé qui continuait le balcon. À son école, on connaissait tout le monde, on disait *tu* et on vous disait *tu*. À l'entrée, il y avait la vieille Jeanne qui soignait les petits, mais que les grands qui avaient grandi avec elle appelaient Jeannette. Ici, à l'entrée, des surveillants vous contrôlaient, mais c'était difficile de les connaître, du moins dans les premiers temps. D'autres filles de sixième comme elle arrivaient en avance, toujours les mêmes, depuis la rentrée. Et on avait bavardé en attendant la sonnerie, et on était devenu des copines. Certaines venaient à vélo, et c'était amusant de faire des tours sur le goudron uni du parking. Désormais, elle ne se dépêchait plus pour calmer son angoisse, mais pour gagner une récréation supplémentaire, ce qui, somme toute, était plus motivant encore!

Ce matin-là, après avoir avalé un bol de chocolat et deux tar-

tines, elle avait dévalé les trois étages qui la séparaient de la rue. En quelques enjambées elle avait rejoint l'artère commerciale, mieux éclairée. Le froid était encore plus vif que la veille, et elle put sentir, tandis qu'elle passait au-dessus de la grille d'aération du métro, un souffle chaud lui balayer les jambes. Cela ne dura qu'un instant, mais elle s'attendait si peu à ce contraste qu'elle s'arrêta et recommença l'expérience en revenant sur ses pas à cloche-pied. C'est alors qu'elle le vit étendu, roulé dans une couverture, à l'autre extrémité de la bouche d'aération. Apparemment, lui aussi était sensible à cette chaleur. Elle s'approcha de lui et crut d'abord qu'il dormait. Comme elle allait repartir, il l'apostropha d'une voix forte mais néanmoins hésitante.

« Qu'est-ce que tu veux ? Laisse-moi dormir ! »

Elle se souvint des recommandations de sa maman, dont la première était de ne jamais parler à des inconnus, en même temps que lui revenaient les paroles d'un débat organisé dans sa classe de CM2. Notre société, de plus en plus riche, compte cependant de plus en plus de pauvres. Parmi eux, ceux qui ont tout perdu, même leur maison, les SDF. D'en rencontrer un la bouleversait. En même temps elle comprenait combien elle était peu de chose pour lui venir en aide. Malgré les paroles peu amènes qui l'avaient accueillie, elle se décida :

« Bonjour, je m'appelle Christelle, et vous ? »

Peut-être plus ému qu'elle, parce qu'on lui adressait la parole, l'homme mit un temps à répondre. S'efforçant d'adopter un ton moins rude, il lui dit qu'il s'appelait Marc.

« Vous n'avez pas trop froid, là ?

– J'peux pas faire autrement ma petite. Tu vas à l'école ?

– Oui, je suis en sixième.

– J'avais une fille autrefois. Va-t'en maintenant. »

Christelle, surprise par la brusquerie de la réponse, n'osa rien ajouter et promit de revenir. L'homme ne répondit rien. Apparemment il s'était rendormi, enroulé dans sa couverture. Elle craignit d'être en retard et partit en courant.

Le soir, en rentrant à la maison, elle interrogea sa mère au sujet des SDF. Était-il vrai qu'ils aient eu une famille ?

Étonnée de la question, celle-ci lui répondit que ces gens étaient très malheureux. Certains collègues de travail qui avaient perdu leur emploi suite à des licenciements avaient cessé tout contact avec leurs anciens amis. On disait qu'ils avaient disparu après avoir divorcé parce qu'ils n'arrivaient plus à payer leur loyer. Ils étaient dans la rue, mais on ne les reconnaissait plus. Ils étaient devenus des somnambules, buvant et dormant toute la journée. Quelques-uns parmi eux avaient pourtant été jadis des personnages très importants qui

avaient commandé, mais la vie les avait écrasés.

Christelle était fascinée par cette destinée qui consistait à tout perdre après avoir eu toutes les chances pour réussir sa vie. Elle pensa aussitôt à l'homme barbu qui, le matin, lui avait dit qu'il avait eu jadis une fille comme elle. Et elle eut du mal à s'endormir, un poids sur la conscience.

Elle n'avait jamais connu son père. Ou, pour être exact, elle n'en conservait que quelques bribes de souvenir. Elle se rappelait qu'ils avaient il y a très longtemps vécu dans une maison bien plus grande que leur appartement actuel, dans un quartier où les oiseaux chantaient dans les arbres. C'était à l'autre bout de Paris. Non loin de chez eux, elle revoyait un parc où sa mère l'emmenait parfois. Les allées étaient recouvertes de fins gravillons, et des jets d'eau accompagnaient le chant des oiseaux. Elle revoyait le landau dans lequel Maman promenait son frère. Pourquoi ne parlait-elle jamais de ce temps ? Peut-être parce qu'elle en avait un tel regret qu'elle n'aurait pu le faire sans pleurer. Christelle savait seulement que son père n'était jamais venu avec eux dans cet appartement situé au troisième étage sans ascenseur de la rue Binet, à deux pas du Boulevard périphérique et de la porte de la Chapelle. Elle avait obéi au désir non formulé par sa mère de ne pas évoquer le souvenir de son père. Cependant, ce soir-là, le souvenir de la rencontre de cet

homme le matin, à laquelle se joignait le besoin d'en savoir plus sur le destin de ces êtres qui perdaient plus que leur foyer lui fit poser la question. Sa mère, devinant son tourment, se voulut rassurante. S'il était parti, c'était parce qu'il ne s'entendait plus avec elle. Bien sûr, il avait perdu son emploi, et s'il avait voulu rompre, c'était parce qu'il ne se sentait plus utile comme avant, du moins le croyait-il. Elle avait un travail, lui se sentait inutile de ne rien rapporter à la maison. Ça le minait. Un jour, il laissa un mot sur la table de la cuisine, et on ne le revit plus...

Le lendemain, Christelle voulut paraître indifférente en passant à proximité de la bouche d'aération. Le vent avait soufflé toute la nuit, charriant des emballages de plastique jusque devant l'entrée du métro. Vers le matin, il s'était mis à neiger, d'abord de manière hésitante, puis de façon plus drue, recouvrant le trottoir d'une fine pellicule blanche. Sur un banc situé non loin de l'entrée, elle vit un corps ramassé sur lui-même. Il ne bougeait pas. En s'approchant, elle reconnut la couverture. Elle eut beau s'adresser à l'homme de sa voix la plus claire, celui-ci demeura sourd à ses appels. C'est alors qu'elle prit peur :

« Monsieur, réveillez-vous ! Dites, Monsieur, vous allez bien ? Répondez-moi ! »

Choquée par ce silence et le danger de mort qu'elle pressen-

tait, elle se mit à pleurer, puis à hurler qu'on vienne la secourir. Les passants à cette heure étaient rares encore. Heureusement, un monsieur, alerté par les cris, s'approcha. À la vue de l'homme que la petite fille essayait vainement de ramener à lui, il comprit. Ayant heureusement un portable sur lui, il appela les pompiers. En attendant l'arrivée des secours, il prêta main-forte à Christelle pour ranimer le vagabond, le frictionnant vigoureusement. Celui-ci finit par sortir de sa léthargie, on s'en rendit compte au gromement qu'il poussa dans son sommeil.

Lorsque l'ambulance s'arrêta au bord du trottoir, Christelle voulut y monter. Elle pensait que c'était son devoir de le faire, l'école lui paraissant tout à coup passer au second plan. Seul comptait cet homme qu'elle ne connaissait pourtant que de la veille, mais auquel, elle en était certaine, un fil invisible la reliait. Mais les pompiers l'empêchèrent de prendre place auprès de lui, expliquant que le règlement l'interdisait. Pour la consoler, ils lui indiquèrent qu'ils conduisaient le malade à l'hôpital le plus proche, qu'il fallait lui porter secours contre le froid qui, sans son intervention, l'aurait tué. Elle pouvait être fière, car elle lui avait sauvé la vie. Après avoir pris note de son nom, ils lui promirent de téléphoner au collège dès qu'ils auraient des nouvelles.

Le premier cours venait de se terminer lorsqu'on entra dans